

Cette œuvre est mise à disposition selon les  
termes de la Licence Creative Commons  
Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale  
Partage à l'Identique 2.0 France.

[www.fantomurbo.fr](http://www.fantomurbo.fr)

François Dubos

# ÉCHOS

*Nouvelle*

2013-2016

## 1.

*Une femme.*

Ben voit de loin la silhouette au bord de la route. Une image improbable à cette heure de la nuit.

Dans la lueur des phares, pas de doute, c'est une femme. Une jolie femme. Cascade de cheveux se rompant avec grâce sur les épaules d'une veste de cuir. Les deux jambes fermement plantées dans le bas côté, elle lève un pouce. Ben détaille la longueur surnaturelle de ses jambes, nues sous une jupe plutôt courte, dont le tissu se tend sur ses cuisses.

A cette distance, elle semble ne pas porter de chaussures. Pas de sac non plus. Ben ralentit. Il ne prend jamais d'auto-stoppeur. Non pas qu'il n'en ait pas envie (a fortiori s'il s'agit d'une auto-stoppeuse, et bien gaulée de surcroît), mais personne ne fait jamais d'auto-stop à Lavaon. Le village est ce qu'on appelle un trou, éloigné des circuits touristiques. Les rares personnes à s'y arrêter sont des commerciaux égarés ou en panne de GPS. Les immenses marais qui ceinturent la plupart de ses accès, que lui et les autres appellent la Ouagne, ont fait fuir les investisseurs potentiels il y a belle lurette.

Et puis... Il y a autre chose.

Benjamin est énervé. En soi, ça n'arrive jamais.

La dispute a éclaté au Petit Louis le soir même. Les copains ne l'ont pas raté. Est-ce sa faute à lui s'il a enfin gagné au Loto ? Des dizaines d'années qu'il joue. Chaque jour que les dieux font, il prend sa camionnette et parcourt douze kilomètres pour rejoindre le bar. Le Petit Louis. Il y a ses habitudes, salue toute la compagnie : Marcel, Gaspard, Aimé. Et même le gros Jean, qui ne répond jamais parce qu'il est sourd comme un pot. Un truc de naissance à ce qu'on dit.

Ensuite il s'en jette un derrière le gosier. La plupart du temps, de l'Anizkvo, parce que ça éclaire la gorge et que ça fait du bien. Mais Ben ne dit pas non à un godet de Polajle quand les copains rincent.

Une fois qu'il a fait tout ça - jamais avant - il commande une carte de Loto. Pas les trucs compliqués qu'on importe à grands frais de Scandinavie, ni même les foutus jetons dorés des Espagnols. Non, rien de mieux que le bon vieux Loto. Il coche les cases avec le stylo de Bertrand, le tenancier. Face à l'écran de télévision, il attend patiemment l'heure où la jeune femme, dans un studio quelque part à Montreux, loin de l'autre côté de la ouagne, retire les boules de la grande sphère de plastique.

Depuis combien de temps joue-il ? Quinze ans peut-être ? Difficile à dire. Pour lui les jours représentent une notion abstraite, un long serpent de mer. La mort de sa mère n'a rien changé. Il se sent simplement un peu plus libre.

Sauf, sans doute, ce soir là. Son cœur a cessé de battre pendant les longues secondes qui ont suivi le premier chiffre. Le deuxième. Puis tous les autres.

*Tous bons.*

Ses yeux vont et viennent de la carte à l'écran. Le silence s'impose à l'intérieur du Petit Louis. Marcel, Gaspard, Aimé, Bertrand. Jean aussi. Tous muets comme des carpes, pour le coup. Personne n'y croyait, tiens. Et paf. Il les a tous. Ces foutus chiffres.

Au volant, Ben avale sa salive avec difficulté. Il s'arrête à hauteur de l'auto-stoppeuse. Il ne la voit pas très bien derrière la portière de la camionnette. La nuit est d'encre, même pour un soir d'hiver. Ses mains tremblent, son souffle est court. Il aurait été le dernier à se penser capable de prendre en stop une jolie femme dans son bahut roulant. D'ordinaire il se serait certainement contenté de l'examiner du coin de l'œil en passant, pour ensuite, seul dans son lit, fantasmer sur ce qui aurait pu se passer. Maintenant que sa mère est morte, il a la ferme pour lui seul, et il peut se masturber sans crainte de la voir débarquer à l'improviste.

A trente-huit ans, c'est plutôt positif.

Il pense mouchoirs jetables, sueur sur l'oreiller et halètements. Il pense à l'écrasante solitude qu'il ressent après coup, quand son corps et son esprit cessent de chauffer pour s'installer dans une lente rumination coupable. Avec autour de lui les murs, les portes et le sombre silence des lieux comme autant de témoins réprobateurs.

La portière couine sur ses gonds rouillés, et elle apparaît dans la lumière de l'habitacle. Elle le fixe d'emblée droit dans les yeux. Ben se sent encore plus misérable.

Coincé comme il l'est derrière son volant, la conscience de ne pas s'être lavé depuis deux jours, ses cheveux collant à sa nuque et à son front. Son ventre épais pèse lourdement contre ses cuisses.

Elle a l'air jeune. Un visage d'une finesse saisissante, blancheur de lait constellée de tâches

de rousseur.

Ben ne la distingue pas bien. Il baisse rapidement les yeux. Elle prend appui sur la marche et se hisse sur la banquette, laquelle proteste en grinçant. Une odeur végétale envahit l'habitacle, capiteuse. Ben aperçoit ses deux blanches guibolles, incroyablement nues. De fins réseaux veineux saillent sous une peau diaphane. Il réfléchit à ce qu'il doit dire. Il se sent ridicule, n'ose pas la regarder.

- Pas froid ? balbutie-t-il.

Elle ne répond pas. Ben lève les yeux, juste assez pour voir sa main se poser sur son avant-bras. Le contact, malgré le tissu fatigué de sa veste de chasse, le fait frissonner. Il prie pour qu'elle ne le sente pas. Mais bien sûr qu'elle le sent. Les femmes *sentent*.

- Plus maintenant.

Une voix grave, envoûtante. Nouveaux frissons. Il plonge ses yeux dans les siens. Elle le fixe, sa main toujours sur son bras. De près, elle semble plus âgée. La trentaine, ou un peu plus. Des rides marquent le coin de ses yeux d'un vert profond, et la commissure de ses lèvres. Pas maquillées, à l'évidence, et pourtant pourpres. Sans doute le froid met-il l'épiderme à rude épreuve. Sur ses joues se dessinent les mêmes veines d'un bleu laiteux que sur ses cuisses et ses mollets.

- Merci de vous être arrêté, susurre-t-elle. Je croyais vraiment que j'allais passer la nuit sur cette route.

Ben ne répond rien. Passer la nuit dehors, en plein hiver, si légèrement vêtue, c'est sans aucun doute dangereux. Il a envie de savoir depuis combien de temps elle attend, mais les mots refusent de sortir. Ses cheveux le fascinent. Au premier abord, il l'a cru d'un blond déséché. Mais à y regarder de plus près, ça ressemble plus à du jaune. Du vert, même. Un vert délavé par la poussière.

- Tu ne me demandes pas si je n'ai pas peur de monter ?

Elle accentue la pression sur son bras. Ben fait maladroitement non de la tête. Elle retire sa main. Il reprend momentanément ses esprits, enclenche la première, jette un coup d'œil dans le rétroviseur. La camionnette se réengage sur la route.

Pendant une minute, il se triture les méninges pour chercher quelque chose à dire. Rien ne vient. Il ne s'est jamais senti l'esprit aussi vide. Comme si devoir faire la conversation paralysait tout son intellect.

Des images lui viennent, pêle-mêle. Des mouchoirs jetables. Des sachets de thé usagés, abandonnés sur le coin d'une coupelle duveteuse de poussière humide. Des draps nauséabonds, tâchés de sueur jaunâtre. Des chemises de nuit souillées à l'entrejambe, jetées en vrac au pied du lit, communiquant leurs humeurs visqueuses aux tapis. Et le rire d'une vieille femme perdue sous ses couvertures. Un rire glaçant qui ne cesse que le temps de prononcer son nom. Benjamin. Benjamin.

*Benjamin.*

Penser à sa mère le rappelle à sa colère. La dispute avec les copains. Marcel, Gaspard, Aimé. Tout ça parce qu'il a gagné au Loto. Ils l'ont félicité, d'abord. Quinze ans qu'il tente sa chance, c'est quand même bien mérité. On fête la bonne nouvelle. Ben aime payer des coups aux amis.

Et puis maintenant aucune raison de s'inquiéter pour la note. Il pourra rincer longtemps. On boit, on rit, on cause.

On cause *trop*.

Ben ne se souvient plus comment ça a commencé. Quelqu'un lui a dit quelque chose, ça oui. Quelque chose de pas vraiment sympa. Impossible de se souvenir quoi, exactement, mais bon, on est copain ou on ne l'est pas. Il sent la colère le gagner de nouveau comme il revoit leurs visages, à tous, tanguant mauvais par dessus les verres vides. Il cherche un regard ami en vain. Autour de lui tout n'est plus qu'hostilité revancharde. Les larmes aux yeux, le cœur trahi, il enfle son manteau et quitte le Petit Louis.

*Ce sont des idiots. Ne les écoute pas.*

Une seconde, le visage de sa mère se dessine en filigrane sur le ciel étoilé.

*Maman.*

Elle l'aurait compris, elle. Non, il ne va pas quitter le village, ni aller à la ville pour devenir un *monsieur*. Aucune envie de partir, merde. Tout ce qu'il voit, lui, c'est qu'il va pouvoir finir de payer la maison et les traites de la ferme. Avoir assez de bois cet hiver. Et payer des coups aux copains.

- Tu vis dans le coin ?

Ben prend une nouvelle fois conscience de l'étrange parfum de la femme. Rien de très féminin, finalement. Le blouson en cuir, l'odeur d'herbe mouillée. Quelque chose de plus organique. Il échoue à l'identifier. Une chaleur s'éveille dans son bas ventre.

- Oui. J'ai une ferme. Là-bas.

Il pointe l'index vers la nuit de l'autre côté du pare-brise.

- Bien.

Ben se sent très mal. Il ne peut pas se lever. Le braquemart qui lui paralyse l'entrejambe ne laisse aucun doute. La question lui vient sans qu'il ne réfléchisse.

- Tu vas où ?

Du coin de l'œil, il voit la tête de la femme se tourner vers lui. Malgré toute l'excitation primitive dont il est la proie, ce mouvement silencieux a quelque chose d'un peu effrayant. Il se sent petit, tout à coup.

- Je sais pas, dit-elle encore plus bas. Si bas que le ronronnement du moteur couvre presque ses paroles. Toi, tu vas où ?

Ben déglutit. Le sang bat contre ses tempes et commence à lui faire mal.

- Je rentre chez moi.

Elle semble sourire. Il se concentre sur la route.

- Ok.

Elle n'ajoute rien. Devant eux, le ruban de lignes blanches se déroule, impassible. Le

faisceau instable des phares livre avec acharnement son combat à la nuit. L'obscurité de poix ne se dérobe qu'à une dizaine de mètres, reprenant aussitôt ses droits dans le rétroviseur central.

- Tu m'accueilles alors ?

Ben ne réagit pas. La phrase lui semble lourde de sous-entendus, mais il n'est pas certain de bien comprendre. Veut-elle dormir chez lui ? A-elle besoin d'un toit ? Il peut toujours la faire dormir dans le canapé du salon. Oubien dans le lit de sa mère. Quelque chose en lui se révolte contre cette idée. Il lui laisserait plutôt son lit et dormirait sur le canapé.

A moins que...

- T'as pas envie ?

Ben détourne son attention de la route. Il croise le regard brillant de la femme, et ses doutes se réduisent à vue d'oeil.

- Si.

Il ne sait plus exactement. Quelqu'un d'autre vient de parler à sa place. Utilisant sa propre bouche. Quelqu'un de plus sûr de lui, quelqu'un de plus fort. Ses mains tremblent toujours, étreignent le volant, moites comme s'il venait de courir. Le sang vrille ses tempes. Mais il voit la scène de plus haut. Il contrôle.

- Arrête-toi là.

D'un doigt aussi long que ses jambes, elle désigne le bas côté. Rien d'autre qu'un peu de graviers, des herbes folles, et à quelques mètres, l'orée de la forêt.

Ben n'en a pas envie, mais il met le clignotant et gare la camionnette. Le moteur et les phares coupés, ils se retrouvent tous deux perdus au milieu d'une immensité de ténèbres et de silence. Ses yeux s'habituent à l'obscurité. Il aperçoit les cimes décharnées de futaies toutes proches. Il n'esquisse pas le moindre mouvement.

C'est elle, se mouvant sans un bruit, qui passe la main autour de son cou et approche son visage du sien. Ben réprime un mouvement de recul en se trouvant ainsi baigné dans son parfum équivoque. Le contact squameux de cette main étrangère sur la peau de sa nuque hérisse ses poils de la tête aux pieds. Une vague hésitation.

*Non. Fuis !*

La voix de sa mère, vraiment ?

Les lèvres de la femme se posent sur les siennes. Il ne s'est pas rasé depuis une bonne semaine, et ses propres poils se retournent contre lui, lui picotant la peau. Tout comme sa main, la bouche de la femme est froide et lisse, dénuée de la moindre humidité. Ben s'en accommode néanmoins, ferme les yeux. Sa mère est balayée.

Il se plonge dans le baiser de l'inconnue, dans son parfum animal. Son entrejambe lui fait mal. Tout en lui tend vers le corps qui lui fait face. Il cherche à bouger ses lèvres, imitant ce qu'il a pu jamais voir d'un baiser voluptueux dans les films ou les bandes-dessinées. Mais la bouche de la femme est immobile, bloquée celle d'une statue.

Ben touche la chevelure sur l'épaule de la femme. Une masse d'algues humides. Il s'y

enfonce. Le désir chasse toute répulsion. Il tente de se soustraire à la pression du baiser. En vain. La femme fait preuve d'une force et d'une insistance qui ne souffrent aucune échappatoire. L'air vient à lui manquer.

Ben ouvre les yeux. A quelques millimètres, ceux de la femme. Le vert profond s'est éclairci, virant au blanc laiteux. Il gémit à travers sa bouche fermée. Un autre gémissement surgit en écho, qui lui paraît monter de l'habitacle. Comme si un gros matou c'était mis à gronder sous l'un des sièges.

C'est elle.

Un feulement sourd, murmure à peine soupçonnable puis rugissement étouffé. Ses propres yeux s'écarquillent à mesure que ceux de la femme les dévorent, brillant comme des flammes subitement aspergées d'alcool. Ben sent ses parties génitales se durcir, écrasées contre le tissu du jean. La bouche contre la sienne se libère d'une pression brutale, s'ouvrant grand. Ben happe une bouffée d'air, juste le temps de

## 2.

Marcel se réveille au beau milieu du salon, étendu à même le tapis, sur le ventre.

Après quelques minutes de stupeur, il cherche à se redresser. Mais quelque chose bloque. Ses bras, coincés sous son immense abdomen, ne répondent plus. Jurant dans sa barbe, il s'efforce de pivoter sur le côté, s'aidant de ses pieds. Le goût de l'Anizkvo se teinte de relents chimiques, comme du mercurochrome. S'il parvient à trouver une brosse et un peu de dentifrice, se laver les dents sera la première urgence.

En dépit de ses efforts, cependant, impossible de faire basculer son épaisse carrure sur le flanc. Une vague panique s'insinue dans son esprit.

- Marcel ?

La voix de sa mère.

- Viens m'aider.

- Mais enfin qu'est-ce que tu fais ?

Il jure à nouveau, provoquant l'indignation de la vieille femme.

- J'ai des fourmis dans les bras, voilà ce que je fais, bons dieux. Aide moi !

Elle accourt, les mains en avant. Elle s'affaire dans son dos, essayant de le pousser. Elle n'a jamais été ni grande, ni forte, et l'âge n'améliore rien.

- Arrête, coasse-t-il. Va chercher ton balais.

- Pourquoi faire ?

- Vas-y je te dis !

Elle couine mais obéit. Il l'entend farfouiller dans ses placards, puis revenir en toute hâte

auprès de lui.

- Ça y est.

- Fais... Levier.

Il étouffe, le nez dans la carquette. A ce niveau, l'odeur de renfermé atteint une concentration maximale. Grâce aux dieux, elle comprend. Elle glisse le manche à hauteur de sa poitrine, pose un pied sur son épaule, puis pousse de toutes ses forces. Marcel fait pression de la pointe des pieds. Il sent avec soulagement sa masse se lever, puis retomber sur le dos. Sa mère réussit à retenir le balais. Un rire absurde leur vient aux lèvres en même temps. Il agite les bras pour faciliter la circulation sanguine.

- Par tous les dieux !

Elle pose le balai en équilibre précaire au bord d'un guéridon et s'installe dans son fauteuil.

- Comment peux-tu te mettre dans des situations pareilles ? soupire-t-elle.

Marcel s'assoit, tout en se massant fermement les épaules.

- C'est pas ma faute si je suis costaud.

Elle le toise d'un œil vif à travers ses doubles foyers. Ce regard-là, Marcel ne l'aime pas.

- Des salades, oui. Tu t'es encore saoulé comme un cochon.

Il ne répond rien, mais se frotte le visage. Des croûtes de sommeil le gênent au coin des paupières.

- T'as fait du café ?

Sa mère secoue la tête dans un sens qui n'indique ni vraiment oui ni vraiment non. Elle prend appui sur l'accoudoir du fauteuil. Avant que Marcel n'ait pu se mettre sur ses pieds, elle file déjà vers la cuisine. Il la suit, les membres encore partiellement raidis par sa mésaventure.

La cuisine embaume le café. Marcel s'installe sur l'une des chaises en formica et entreprend de se beurrer deux bonnes tartines. La vieille femme lui sert une tasse fumante.

- Merci maman.

Elle s'assoit en face de lui, bougonne.

- Quand même, Marcel. A-t-on idée de se saouler au point de s'oublier à ce point.

- Maman.

- Je devrais m'estimer heureuse que tu ne sois pas compissé, n'est-ce pas ?

- Ça n'est arrivé qu'une fois !

Marcel postillonne abondamment. Elle le fait taire d'un geste agacé.

- J'ai simplement peur pour toi. Je ne serai pas toujours là.

Il se résigne à mâcher en silence. Ce type de perspective le laisse perplexe. Il appréhende grandement la mort de sa mère. Se retrouver seul, dans la maison, n'est pas pour le rassurer.

Sans doute qu'il déménagerait.

Mais il y a autre chose. Une chose moins avouable. Une curiosité effrayée s'attache aux possibilités inouïes qui s'offriront à lui lorsqu'il n'aura plus de comptes à rendre à personne.

Il aurait pu quitter la maison depuis un bon bout de temps. A quarante-et-un ans, c'est peu dire. L'occasion ne s'est jamais présentée, voilà tout. Il aurait dû quitter la maison. Si seulement il avait trouvé une femme. Il serait parti, ça oui. Mais les femmes ne sont pas légion ici, et celles qu'il connaît ne lui donnent pas vraiment envie de fonder un foyer.

Il y a bien Mireille, la boulangère. Veuve depuis treize ans. Pas si mal foutue, à dire vrai. Marcel se souvient l'avoir embrassée, bien avant qu'elle ne se marie. Un bal donné par l'ancien maire, pour les quelques jeunes du village qui avaient eu leur bac. Une belle soirée, ça oui. Une soirée d'exception, même, où il avait copieusement bu, copieusement dansé. Avant de se retrouver dans la bras de Mireille, quelque part à l'orée du marais, sous un arbre ou deux.

Marcel serait bien infoutu de se souvenir ce dont ils avaient parlé, mais il la revoit rire. Ils avaient beaucoup ri ce soir là. Un bras dans son dos pour renifler ses cheveux, la peau de son cou. Et d'un seul coup, *paf*, il s'était retrouvé avec ses lèvres à elle contre ses lèvres à lui. Il se souvient vaguement de leur texture, chaude et humide.

Ces souvenirs lui valent une puissante érection matinale. Craignant que sa mère ne s'en aperçoive, il tente une diversion.

- Quelque chose de prévu aujourd'hui ?

Elle pose son regard de verre sur lui. Son braquemart retombe.

- Rien de spécial. Je vais...

Marcel saisit la deuxième tartine et la dirige vers sa bouche.

- Tu vas quoi ?

- J'aimerais bien terminer l'album photo.

- Oh.

Il enfourne le quignon entre ses dents et y mord goulûment. Le beurre lui graisse les lèvres.

*Les lèvres de Mireille.*

- Tu n'auras qu'à me descendre le carton du grenier.

Marcel acquiesce sans cesser de mâcher. Foutu album photo. Des années que sa mère lui demande de descendre le carton du grenier. Vingt ans de vie de famille en photographies, traversant les époques. Lui, elle, et son père.

- Pas de problème.

### 3.

A midi moins le quart, Marcel fait un détour aux toilettes et prend un bain salvateur.



Il se sent suffisamment remis de ses émotions pour affronter l'ascension des trois étages que compte la vieille bicoque. Il n'aime pas aller au grenier. Une autre vie règne la haut. Trop d'insectes. *Le Royaume du Cafard.*

Les petites bestioles de plus de quatre pattes constituent un motif suffisant d'évitement, mais ce n'est pas le plus effrayant. Le pire, c'est l'atmosphère. L'odeur de vieilleries attaque les narines à peine passée la petite trappe d'accès. L'obscurité ne cède du terrain à l'ampoule crachotante que contrainte et forcée. Pour peu qu'on trouve l'interrupteur à temps.

Le temps passe différemment, au grenier. Plus vite, plus lentement, les deux à la fois. Ce n'est pas normal. La mort rôde, on pourrait la suivre à la trace.

Il enclenche l'interrupteur, soulagé que les ténèbres se dissipent. Le carton n'a pas bougé. Rien ne bouge ici, sauf ce que les rats font tomber. Il parcourt la distance qui le sépare de l'objet et le saisit fermement, réprimant la terreur enfantine qui lui chatouille le bout des doigts. Une araignée ou tout autre créature non identifiée pourrait galoper le long de son bras.

- Je ne le remonterai pas avant quelques temps, explique-t-il à sa mère en posant le carton sur la table du salon. Tu peux prendre ton temps.

Assise devant une tasse de thé, elle le toise d'un air soupçonneux.

- Ne me dis pas que tu as peur de monter ?

Marcel reste cloué sur place. Il baisse les yeux, se force à sourire.

- Maman...

- Je te taquine.

D'un doigt, elle défait le rabat, découvrant le sommet d'une quantité considérable de clichés. Marcel les connaît bien. Du moins ceux du dessus. Sa mère les consulte régulièrement, en place quelques uns dans des albums photos, laisse les autres dans le carton. Carton que Marcel remonte inlassablement.

- Non, murmure-t-elle. Pas cette fois.

Sa voix est si basse qu'il ne comprend pas tout de suite.

- Retourne-le.

- Quoi ?

- Le carton. Retourne-le.

Marcel la dévisage, interdit.

- Cul par dessus tête, idiot.

Elle s'affaire à remettre le rabat en place, le bloquant avec les trois autres.

- Allez !

Marcel saisit la boîte et la retourne. Sans attendre qu'il se soit écarté, la vieille femme défait le carton. Des clichés plus anciens. En noir et blanc, ou nappés de couleurs si désaturées qu'elles s'en rapprochent. Des marges blanches et dentelées, plus petites que les

développements produits par le labo photo Supakaar.

- Celles-ci sont beaucoup plus anciennes. On ne les voit jamais.

Elle s'humecte les lèvres.

- C'est celles-là que je veux voir aujourd'hui.

Elle trifouille dans les clichés les plus accessibles, en sort une poignée et pose le tout sur la table devant elle. Leurs yeux se fixent sur un portrait. Un regard malicieux, pétillant de vie. Chemise en flanelle légère, manches retroussées sur d'épais avant-bras. La chevalière à l'annulaire, ambre cerclée d'or. Des souvenirs de petit garçon. Un symbole ancien.

*Papa.*

Sa mère effleure la joue disparue du bout de doigts, hésitante. Pour un peu, Marcel se serait presque attendu à le voir réagir, le vieux sur son papier glacé. Mais non, l'homme n'esquisse pas le moindre mouvement. Il les regarde, figé dans les limbes du temps.

- Qu'est-ce qu'il était beau, tout de même, marmonne la vieille femme. Quel dommage qu'il ait été si...

Marcel lève les yeux dans sa direction

- Si quoi ?

Elle ne répond pas. Elle retourne le cliché et se dirige vers la bibliothèque. Marcel balaye du regard les autres images étalées devant lui. Des scènes familières, pour la plupart, remontant à son enfance, ou plus loin encore. Lorsque sa mère et son père n'étaient qu'un couple sans enfant. Il songe à en trier quelques unes, mais l'effort lui paraît titanesque. Il laisse sa mère se remettre à son classement. Hésitant, il revêt écharpe et manteau. Une brève halte dans le salon.

- Ton père...

Elle n'a pas levé les yeux des photos.

- Quoi ?

- C'était un coureur de jupons, tu sais.

Rien à répondre à ça. Marcel piétine sur place.

- Les hommes qui ont un faible pour ça ne finissent pas bien. Ça fragilise le cœur.

- Maman...

- Ils finissent toujours par tomber sur la mauvaise femme.

Elle lui adresse un signe de la main.

- Non. J'en parle plus, va.

- C'est pas que ça m'ennuie. Papa est mort de toute façon. C'est juste que...

Elle lève la tête, le regarde droit dans les yeux.

- Je voulais juste que tu ne restes pas sourd à mes appels. Mais peu importe, tu as raison.

Il acquiesce lentement, pressé de partir.

- Je sors.

- D'accord. Essaye de ne pas te saouler cette fois.

#### 4.

Sur le chemin, Marcel médite la recommandation de sa mère.

Un ou deux verres d'Anizkvo. Les faire durer. Tenir trois ou quatre heures pour s'amuser avec les copains, remplir une ou deux grilles de loto et...

Le Loto ! La nuit passée lui revient. Par tous les foutus noms de tous les foutus dieux. Ben et sa grille, complète. Une chance de cocu.

La bonne nouvelle est court-circuitée par un autre souvenir. Moins agréable. Ça ne s'est pas bien fini. Des bribes de discussion, une sale discussion. Qui glisse et dérape.

Il revoit le visage de Benjamin. Cette affreuse trogne de gamin puni, quand il lui balance ce qu'il a sur le cœur. Gaspard, avec sa dégaine d'asperge, long cheveux filasses et lunettes d'intello. Et Aimé, le petit hargneux, veste de chasseur et chapeau de tweed tout délavé, la moustache hérissée au-dessus d'un flot de postillons et de reproches. Non, ça ne s'est pas bien passé du tout.

Qu'ont-ils dit, au juste ? Il n'arrive pas à se souvenir. C'était brutal, ça oui.

Pas grand chose à lui reprocher, à ce pauvre Ben. Un chic type, un peu perdu depuis que sa mère a cassé sa pipe. Qui continue à faire plus ou moins tourner la ferme de son défunt père. Lui a au moins ça, une exploitation à maintenir à flots.

En arrivant sur la place du village, il repère Mireille, qui discute avec cette grosse cinglée de Bernie sur le pas de la boulangerie. Toutes deux les bras croisés sur le torse, dans leur blouse de travail, à se chuchoter des trucs à l'oreille. Combien de ragots ? Et à propos de qui ? Est-ce que la nouvelle de la chance incroyable de Ben au Loto a déjà fait le tour des habitants ? Combien a-t-il gagné déjà ? Il ne s'en souvient même plus. Il adresse un signe de la main aux deux femmes, mais seule Mireille lui répond. Bernie se contente de le fixer, l'air mauvais, la tête rentrée dans ses étroites épaules.

Marcel serre les poings. Il n'aime pas Bernie – personne ne l'aime ici, seule Mireille tolère sa compagnie – mais autre chose le préoccupe. Il faut absolument qu'il obtienne le pardon de Ben. Bien sûr que le fait de gagner autant d'argent a de quoi les rendre tous jaloux. Mais de tous les fidèles du Petit Louis, Ben est celui qui mérite le moins de se prendre une telle rodomontade. Il va falloir aligner un grand nombre d'Anizkvo pour faire passer leur mauvaise conduite de la veille.

Marcel pousse la porte du bar. Comme à son habitude, Bertrand, propriétaire des lieux, trône derrière le comptoir, observant distraitement l'écran de télévision. La femme de Montreux énonce les numéros gagnants du *Heldig Løgner*, le seul à être tiré le midi. Le seul à avoir des règles aussi compliquées, du reste, aussi s'en est-il rapidement désintéressé. Ça ne

plaît qu'aux gens du Nord, ces jeux d'enfer.

Le reste du bar est vide, à l'exception de Jean, le sourd muet. Perdu sur une banquette, il sirote une tasse de thé en lisant un livre. Une tâche qui concentre toute son attention. Son handicap aidant, il ne réagit pas à l'entrée de Marcel.

- Salut, lance ce dernier à la cantonade.

Bertrand lui répond d'un signe de tête, claquant des doigts avant de se tourner vers le stock de bouteilles. Marcel s'installe en face de Jean. Celui-ci ne lève les yeux de son bouquin que pour lui adresser une œillade peu amène. Marcel soupire, laisse Bertrand déposer un verre jaune sur la table. Le barman s'attarde, torchon sur le bras. Sa lourde carrure d'ancien rugbyman fait de l'ombre.

- Je sais, fait Marcel sans le regarder. On a déconné.

Bertrand acquiesce silencieusement. Jean abandonne son bouquin, le refermant d'un geste solennel sur un vieux marque-page froissé.

- Les mecs. On avait bu.

- Ouais, mais ça excuse pas tout, objecte Bertrand.

Jean touche ses lèvres du bout des doigts, puis dirige son index vers lui. Aucune idée de la signification précise de ce geste, mais Marcel se fait une idée.

- On va lui demander pardon. C'était idiot.

- On se connaît depuis quoi ? Trente ans ? poursuit Bertrand. C'est juste génial que Ben ait pu gagner à ce Loto à la con. Vous m'avez déçu, tous autant que vous êtes.

Il fait claquer sa langue, tourne les talons et regagne son comptoir. Marcel reste seul face à Jean, évite son regard et trempe ses lèvres dans l'alcool. Le breuvage a un arrière-goût amer.

Face à lui, le sourd-muet reste imperturbable. Le fixant droit dans les yeux, il touche une nouvelle fois ses lèvres, puis ses oreilles. Il replie ensuite son index et son majeur, mimant une sorte de double crochet, et les passe à hauteur de sa gorge, le regard dur.

- Quoi ?

Marcel écarquille les yeux. Ce dernier signe a l'air bougrement menaçant. Morbide, même.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Jean répète les deux derniers gestes : les oreilles, puis le double crochet en travers de la gorge.

- Merde, P'tit Jean, c'est juste une engueulade entre vieux copains. On a trop parlé, voilà tout. Des fois je t'envie, tu sais.

La porte de verre s'ouvre à nouveau. Marcel pense voir débarquer Gaspard et Aimé, tout aussi penauds que lui. Il pivote sur sa chaise et aperçoit les deux uniformes noirs.

Les gendarmes s'arrêtent sur le seuil. Marcel les connaît de vue, deux gens du crû. Mais des gendarmes avant tout. Qui ne fréquentent pas assidûment le Petit Louis. Bertrand les salue d'un bref "Messieurs" alors que les deux hommes s'avancent.

- Un problème ? demande Marcel, malgré lui.

Pas l'air aimable, les bleus. Plutôt anxieux, à dire vrai, et tout le monde le sent. Le plus grand, un Noir au crâne rasé, l'observe un moment, réajustant le pli de sa veste d'une main délicate.

- Est-ce que l'un d'entre vous connaît Benjamin Coulobre ?

Marcel et Bertrand échangent un regard inquiet. Le barman prend la parole.

- Ouais. C'est un habitué.

Le gendarme le fixe en silence.

- La dernière fois que vous l'avez vu ?

- Hier soir, ici. Ce sera pareil pour nous tous, je pense, répond Marcel d'une voix blanche.

Le Noir reporte son regard inquisiteur sur lui.

- A quelle heure ?

- Je ne sais plus... Minuit ? Une heure du matin peut-être.

Silence pesant. Personne ne semble enclin à le briser. Marcel jette un œil à Jean, qui observe la scène, effaré, semblant comprendre ce qui se dit à défaut de l'entendre.

- Il lui est arrivé quelque chose ? risque Bertrand. Son front luit d'une fine pellicule de sueur.

Le deuxième gendarme, un jeune rouquin à la peau grêlée d'acné, se glisse derrière son collègue. Sa voix résonne, lente et grave.

- On a retrouvé son camion ce matin. Sur le bord de la départementale, à hauteur du marais.

Bertrand s'éponge le front de la manche, paniqué.

- Comment ça son camion ? Et lui, il est où ?

- On ne sait pas, reprend le Noir.

Marcel souffle.

- On était saouls, hier soir. Et on... On s'est un peu disputé avec Ben.

- Il a pris le volant ivre ? demande le rouquin en relevant un sourcil.

Bertrand fixe le bout de ses chaussures. Avouer qu'il a laissé un client alcoolisé reprendre le volant, c'est s'exposer à de sérieux ennuis avec la maréchaussée. Marcel vole à son secours.

- Oui mais il est parti à pieds. On ne savait pas qu'il conduirait.

- Vous plaisantez ? Il habite à vingt bornes d'ici.

Le rouquin le fusille du regard. Marcel a soudainement envie d'une gorgée d'Anizkvo.

- On s'est disputés, on vous l'a dit.

- On peut savoir à propos de quoi ?

Marcel va répondre, mais il sent la main de Jean se poser sur son épaule. Sans réagir, élude le sujet d'un geste de la main.

- Oh, des conneries d'arsouilles. Ça nous arrive de temps à autres. Ben s'est certainement arrêté pour une bonne raison. Il est probablement rentré chez lui, à pieds ?

- Vous vous doutez bien que si on est là, c'est qu'on l'a pas trouvé, rétorque le Noir. Ni chez lui, ni autour du véhicule.

- Il s'est certainement perdu dans la campagne, tente Bertrand.

- A cette période de l'année, ce serait assez préoccupant, assène le rouquin. Personne ne peut survivre à de telles températures. Surtout de nuit.

Marcel doit convenir que si Ben s'est perdu en pleine ouagne, incapable de retrouver son chemin, il y a lieu de s'inquiéter pour sa vie. Les eaux vous aspirent aussi vite qu'une chasse d'eau, et personne ne vous retrouve avant que les brochets ne vous aient copieusement dépiauté.

*Comme Papa.*

- On va prendre vos noms et vos adresses, dit le Noir en se tapotant le ventre. Et vous allez nous suivre à la gendarmerie.

Il sort un calepin de sa veste et relève les cordonnées des trois amis. Marcel se réinstalle correctement face à son verre. Jean le fixe. Ses doigts se plient machinalement devant lui.

Double crochet.

## 5.

- On a trouvé du sang sur la banquette.

Marcel n'est jamais rentré dans les locaux de la gendarmerie. Les lieux lui semblent hostiles. Tout y est froid. Le blanc des murs exacerbe les angles stricts du mobilier. Au milieu circulent des hommes et des femmes en uniformes noirs, le visage fermé. Pas de tasse de café fumant, de beignets frits ou de rires. Les seuls bruits perceptibles sont le cliquetis mécanique de l'horloge murale et le stylo du rouquin, assis en face de lui.

Marcel se représente l'habitacle de la camionnette, où il a si souvent pris place. Le cuir usé et craquelé des sièges, jonché de grilles de Loto périmées, d'emballages de MaçGumo, de papiers froissés.

- Du sang ?

Le rouquin cligne lentement des paupières.

- Ce n'était pas une simple dispute d'ivrognes, hier soir, n'est-ce pas ?

- Non, murmure Marcel. Ben a gagné au Loto. Au début, on était contents.

Il se surprend à triturer ses mains l'une dans l'autre. Impossible de les contrôler.

- On a essayé d'imaginer ce qu'il pourrait faire avec cet argent. Les voyages, et tout ça.

- Une nouvelle voiture.

- Oui aussi, pourquoi pas. Enfin je ne sais plus exactement. Quelqu'un... Je ne sais plus qui. Quelqu'un a pensé qu'il allait partir. Quitter le village.

Le rouquin suçote ses dents d'un air dubitatif. Marcel l'interroge du regard.

- On s'engueule jamais. On est une bande de vieux copains. On se retrouve au Petit Louis, on discute.

- Vous buvez beaucoup ?

Marcel ne peut réprimer un sourire en coin.

- C'est vrai qu'on lève le coude, plutôt pas mal.

- Vous buvez tous les jours ?

Il serait tentant de le nier. Mais les remarques de sa mère et un tant soit peu d'honnêteté intellectuelle rendent toute contestation bien dérisoire. Le rouquin semble prendre ça pour un aveu.

- Vous vous saoulez. Tous les jours.

Marcel le considère un instant, incapable d'imaginer une réponse. Comme si le mot auquel ils pensent était inscrit sur une pancarte entre eux deux. L'éléphant au milieu du salon.

- Vous étiez tous saouls hier soir, n'est-ce pas ?

Il acquiesce doucement.

- Et ensuite ? Il s'est passé quoi ?

Marcel fouille dans ses souvenirs.

- Très sincèrement je ne sais plus. Je crois qu'on s'est un peu monté le bourrichon. On l'a accusé de vouloir nous quitter. Comme s'il était trop bien pour nous. Quelque chose dans ce goût là.

- Il a y eu de la violence ? Contre M. Coulobre, je veux dire.

- Non, répond Marcel, un peu trop vivement. Non, bien sûr que non. On a pas été finauds, ça c'est sûr. Mais jamais on lui aurait fait de mal.

Le rouquin se redresse sur son siège, pose son stylo puis joint ses mains. Il se penche en avant, la mine pensive.

- M. Coulobre est toujours porté disparu, fait-il à voix basse. Avec le sang dans le camion, il va sans dire que vous et vos amis êtes en tête de la liste des suspects. Je ne sais pas ce qui s'est passé hier soir, mais on va rapidement le découvrir. Si vous avez des choses à dire, ce serait le bon moment.

Marcel sent un courant d'air au-dessus de sa tête.

- Qu'est-ce qui va se passer ?

- Nous continuons les recherches. Le juge ne va pas tarder à ordonner l'ouverture d'une enquête.

- Est-ce que... Est-ce que je vais aller en prison ?

- Pas tout de suite, non. Vous devez rester à notre disposition, quand même. Vous et vos amis. Vous serez reconvoqué d'ici quelques jours, quand M. Coulobre sera officiellement porté disparu. A moins qu'on ne le retrouve d'ici là, bien sûr.

Sa phrase à peine terminée, il se lève d'un bond, fait le tour du bureau et vient lui serrer la main.

- Ne quittez pas le village, Marcel.

## 6.

- Comme si j'avais l'habitude de quitter le village.

Gaspard accueille la plaisanterie d'un rire étouffé, penché au-dessus de son verre. Aimé, assis à ses côtés dans la même position, se contente de se frotter les paupières. Tous les deux semblent harassés. Incroyable à quel point la culpabilité peut être épuisante.

Posté sur la banquette en face d'eux, Marcel termine son Anizkvo, l'esprit ailleurs. A la réflexion, il ne se souvient pas de la dernière fois où il a quitté le village. Pas cette année, toujours, et pour autant qu'il s'en rappelle, pas l'année d'avant non plus. Peut-être a-t-il accompagné sa mère chez l'oncle Gérard, qui vit dans un hameau à une quinzaine de kilomètres.

*Le bout du monde.*

Perdu derrière ses longs cheveux filandreux et ses grosses lunettes, Gaspard paraît vieux. Des années de tabagisme lui ont donné le teint cireux des gens malades. Cet après-midi, après sa visite diplomatique à la gendarmerie, il vire même au gris.

- Bons dieux, marmonne-t-il à part lui. Qu'est-ce qu'il a foutu, le Ben ?

Aimé lui adresse un regard las, mâchonnant le bout de moustache qui dépasse de sa lèvre supérieure.

- Il a disparu en tout cas. Et en pleine nuit. Quelle raison il avait de se garer là ?

- Y a strictement rien.

- Il a peut-être eu un problème avec son bahut ? Il est plus tout jeune le machin.

Marcel se retient d'évoquer le sang sur la banquette. Si on lui en a parlé pendant l'entretien, les autres doivent aussi le savoir.

Peut-être pas *son* sang ?

- Je crains quand même le pire. S'il est parti tout bourré courir dans le marais...

Aimé le fixe, soudain pétrifié.



- Foutue ouagne de mes deux... Depuis le temps qu'on aurait dû l'assécher.

- Ouais, approuve Gaspard. En plus ça ferait des terrains constructibles.

Et pour construire quoi, songe Marcel. Des logements ? Qui voudrait vivre ici ?

- Il faut qu'on parte à sa recherche, lâche-t-il.

Aimé lui lance un deuxième regard, effrayé cette fois. Même Gaspard consent à lever le nez de son verre pour le fixer.

- Les gendarmes s'en occupent.

- Je suis pas sûr que ça soit une bonne idée, renchérit Aimé d'une voix aiguë.

Marcel tapote le bord de la table. Du coin de l'œil, il voit Jean se redresser, depuis son habituel poste de lecture. Il ne peut pas l'avoir entendu.

Il ne *peut* pas.

- Les gars... On a complètement merdé hier soir. Même les flics l'ont compris. Je sais pas ce que Ben a fait, mais on peut pas rester là à attendre.

Ils semblent piqués au vif. Gaspard se replonge dans son godet. Aimé mâchonne de plus belle sa moustache.

- Faites comme vous voulez, lance Marcel. J'ai mon équipement de chasse dans ma voiture, je suis prêt. Je me fous d'avoir à retourner tout ce marais. Si Ben est coincé quelque-part là dedans, je veux le retrouver.

Un silence pesant lui répond. La voix de Gaspard émerge finalement de sous sa tignasse.

- Ok. Je viens avec toi alors.

Aimé s'agite sur sa banquette. A se dandiner ainsi, il fait vraiment penser à un castor débordé par le flot du torrent. Croisant le regard de Marcel, il lève les mains en guise de protestation.

- Ça va, ça va ! Me regarde pas comme ça ! Faut que je repasse chez moi.

## 7.

Aimé vit lui aussi avec sa mère.

Celle-ci n'est plus aussi alerte que celle de Marcel, mais elle continue d'entretenir son foyer avec rigueur. Lorsqu'ils étaient enfants, elle avait la réputation d'être la plus dure des femmes du village. Intransigeante sur les heures, sourcilleuse sur l'attitude à table. Aimé était toujours celui qui prenait les punitions les plus impitoyables quand un instituteur ou un commerçant se plaignait d'avoir eu à subir les facéties de la bande.

Gaspard avait un jour émis l'hypothèse que la petite taille de son ami était exclusivement due à l'administration régulière de fessées, contrariant sa croissance. A trente-huit ans, Aimé ne prend plus de fessées, du moins l'espère-t-il, mais il continue à s'adresser à sa mère de façon

excessivement prudente. Comme s'il n'était pas à l'abri d'une bonne chauffe.

Marcel et Gaspard le suivent dans l'entrée. Aimé leur rappelle qu'ils doivent retirer leurs chaussures. Ils s'exécutent. Une odeur de lavande embaume l'intérieur de la maison. La voix de la matriarche, haut perchée, retentit comme ils rangent leur souliers en rang d'oignons le long du mur.

- Aimé ?

- Oui Maman. C'est moi. Je suis avec des copains. On va repartir.

Marcel l'imagine assise dans son rocking-chair, à faire du tricot. La télévision allumée dans un coin. La musique d'un générique sirupeux résonne à faible volume. Elle a cessé de lire depuis que sa vue a rendu ce loisir impossible. Lui restent les retransmissions des séries américaines. Selon Aimé, elle a un faible pour les soap opéra du Brésil et du Mexique.

Son ami les fait traverser la cuisine pour rejoindre le jardinet. Un lieu paisible, à l'abri du monde. Un cerisier trône au milieu de la pelouse, ses longues branches nues montant majestueusement vers le ciel gris. Dans quelques semaines, il bourgeonnera, et se couvrira de petites fleurs blanches. Les pétales envahiront peu à peu le jardin. Depuis combien de temps n'est-il pas venu ici ? La conscience du temps passé le plonge dans une légère nostalgie.

Le genre de nostalgie qui donne envie de boire.

Un petit abri de bois peint en jaune s'appuie contre l'un des murs mitoyens. Aimé s'affaire quelques instants sur le loquet, puis ouvre en grand. Marcel jette un coup d'œil au bazar qui encombre le recoin : outils de jardins, boîtes en fer blanc aux décorations effacées, cartons rongés une féroce humidité. L'espace au sol est recouvert de bûchettes. L'air empesté le renfermé.

Aimé semble s'y parfaitement s'y retrouver. Il sort un rouleau de grosse corde et des bottes de caoutchouc. A en juger par leur taille, elles doivent lui monter à mi-cuisses. Une lampe torche, une veste de chasse. S'asseyant sur un coin de pelouse, il entreprend de retirer ses baskets usées et d'enfiler les bottes.

- Je n'ai pas de trucs comme ça, moi, fait remarquer Gaspard, piétinant sur place.

- Je t'en prêterai, le rassure Marcel. On part juste dans les marais, pas en excursion au pôle Nord.

Aimé le dévisage.

- T'es bien placé pour savoir que les marais sont dangereux, pas vrai ?

Marcel se renfrogne en silence. Il pense *Papa*. Il pense *Regard malicieux*. Il pense *Ton père était un coureur de jupons*. Aimé s'en aperçoit et pose une main sur son épaule.

- Désolé vieux, c'est pas ce que je voulais dire. Mais bon je préfère prévenir, quoi.

Il s'éloigne de lui. Gaspard hausse les épaules.

- Faut pas lui en vouloir, dit-il quand Aimé disparaît, tout penaud, dans la maison maternelle, à la manière d'un chien regagnant son panier. Lui aussi il a perdu son père, tu sais. Peut-être pas dans les marais, mais finalement, ça ne change pas grand chose.

*Il est arrivé quelque-chose à Papa.*

## 8.

En route, ou presque.

Ils font une halte chez Gaspard, qui continue à se plaindre de ne pas avoir l'équipement nécessaire dans son studio du bourg. Marcel perd patience et s'engage une nouvelle fois à lui prêter tout ce dont il a besoin.

- C'est pas juste que vous ayez tout ça et moi rien, marmonne le grand chevelu après avoir accepté l'offre de mauvaise grâce.

- Hé ben voilà, répond Marcel en réprimant son envie de l'envoyer paître. On t'emmènera à la Réserve quand on reviendra du marais.

La Réserve, le grand magasin situé à quelques kilomètres, propose une large gamme de matériel à destination des amateurs de chasse et de pêche. Gaspard hausse les épaules.

- Oui mais ce sera trop tard. Le marais on y va là. Et puis j'ai pas un rond.

Marcel ne lui demande pas ce qu'il a bien pu faire de l'héritage de ses parents. Gaspard n'en a jamais parlé depuis les funérailles, trois ans auparavant. Une discussion périlleuse. Il demande à boire. Gaspard lui sert une bière fraîche directement dans la canette.

En quittant le logement, il s'attarde devant le portrait accroché au mur. La photo jaunie d'un homme en buste. Un cliché identique à ceux du vieux carton de sa mère. Marcel n'a pas besoin de demander qui c'est, le regard muet de Gaspard dans son dos le confirme. Un homme jeune, probablement moins de quarante ans. Des cheveux noirs horriblement plaqués sur le crâne à l'aide d'une épaisse gomina, le tout surmontant un anguleux visage. Similaire à celui qu'il a légué à son fils. Ce qui frappe le plus n'est pas ce physique ingrat mais l'effroi manifeste sur son visage. Les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, comme dans l'attente angoissée d'une gifle.

Non, pas d'une gifle, à dire vrai. Quelque chose de bien plus menaçant qu'une gifle. Il semble regarder par-dessus sa propre épaule. Comme si la source de sa terreur se trouvait ici. Dans l'appartement. Derrière lui.

Machinalement, Marcel jette un coup d'œil en arrière. Gaspard est là, droit comme un i, les yeux fixés sur le portrait.

- C'est mon père, souligne-t-il dans un souffle.

- Oui, je m'suis douté. Vous vous ressemblez vachement.

Marcel pose une main amicale sur l'épaule de son ami, pensant : ils se ressemblent, ça oui. Les mêmes yeux horrifiés. La même trouille au cul.

## 9.

Jean les attend devant la voiture de Marcel, mal garée sur la place du marché.

Il a revêtu une tenue de chasse, lui aussi, et tient une sorte de canne contre sa hanche.

Aimé lui adresse une vague plaisanterie, oubliant que Jean est incapable de l'entendre. Marcel sourit distraitement, se contenant de pointer un index interrogateur dans sa direction.

- Il veut venir avec nous ?

Gaspard ajuste ses lunettes.

Marcel acquiesce. Le visage poupin de Jean se teinte d'un air satisfait. Il entreprend aussitôt de s'installer à l'arrière du break. Aimé le rejoint sur la banquette. Gaspard hausse les épaules, puis prend place côté passager.

*Il est arrivé quelque-chose à Papa.*

Marcel les observe. Trois hommes entre deux âges, vêtus de noir, de brun et de beige. La même inquiétude sur leurs traits bouffis par l'Anizkvo, la bière et le vin nouveau. Gaspard et Aimé farfouillent silencieusement à la recherche de leurs ceintures. Jean range son bâton le long de ses jambes.

*Il ne reviendra pas.*

A quelques dizaines de mètres, la façade vieillissante du Petit Louis est éteinte. Bertrand a dû aller faire des courses, ou piquer un somme dans son arrière-boutique. La place du marché est déserte. Étrangement déserte, songe Marcel. Mireille elle-même a baissé son volet.

Une porte s'ouvre sans un bruit, et Bernie apparaît sur le seuil. Son foulard étroitement noué autour de la tête, eon la dirait plus cinglée encore que d'habitude. Elle fait quelques pas le long de sa maison, puis s'immobilise.

Dans la voiture, l'un des trois comparses tapote à la vitre, lançant quelques mots que Marcel ne distingue pas. A l'autre bout de la place, Bernie tourne la tête. Vers lui. Son regard croise le sien. Deux petites billes brillantes.

Marcel prend conscience d'être posté là, devant son break, découvert. Les lèvres de la femme se retroussent, en une sorte de sourire. Elle lève l'un de ses bras malingres. Ses doigts s'agitent lentement devant son visage.

Elle le *salue*.

Bernie le salue en souriant. Marcel lui adresse signe hésitant en retour. Il réprime un frisson dans son bas-ventre, et doit faire un effort pour ne pas se pisser dessus.

Personne ne tape plus contre la vitre.

## 10.

- T'as vu ça ?

Gaspard brise le silence incrédule qui berce l'habitacle depuis leur départ. Le vieux break

cahote sur la départementale. Marcel n'a jamais eu pour habitude de rouler vite, mais l'épisode Bernie lui glace encore les sangs. Il attarde son pied sur l'accélérateur, juste histoire de garder une distance respectable entre cette vision dérangeante et lui.

- Cette femme est une sorcière, commente sobrement Aimé depuis la banquette arrière.

Bernie n'a pas l'étoffe d'une sorcière. Simplement une femme aigrie, venimeuse. Une native du village, comme eux. Jamais elle ne lui a adressé de sourire, encore moins de salut.

- Elle a peut-être picolé ? risque Aimé. Moi ça m'arrive. S'rais bien capable de faire coucou à mon propre cul dans ces cas-là. Ou aux anges, s'il faut jouer les poètes.

Marcel lui sourit par l'intermédiaire du rétroviseur central.

- Je sais pas de quoi on a l'air, mais certainement pas d'anges ou de poètes.

Gaspard ricane, puis se fige au détour d'un virage. Au-delà s'étend le marais, la foutue ouagne mangeuse d'hommes. Ses massifs tourbeux affaissent l'horizon de part de d'autre de la route, parcourus de rares arbres rabougris, rongés par l'humidité.

Marcel a beau connaître ce paysage, il ne peut s'empêcher de se sentir mal à l'aise en le voyant. Il s'est fait une raison, depuis le temps. Comme la plupart des autres garçons du coin, il lui est arrivé de venir jouer ici bien des fois. Jamais pour passer une nuit, bien sûr. Tout le monde sait que c'est dangereux. Il discipline ses souvenirs, s'efforce de ne pas penser à son père.

*Un petit sourire malicieux. Quelque chose.*

Il n'y a pas une foule d'endroit où se garer. Le plus simple reste de laisser la voiture sur le bord de la route, puis de rejoindre le plateau des Cerfs par un chemin pédestre. Tous connaissent bien le chemin. Marcel ralentit et immobilise le break sur l'accotement à hauteur de l'embranchement. Le sentier s'engouffre à droite sous les ramures dénudées de peupliers rabougris.

Les quatre hommes déchargent le matériel du coffre. Jean fait tournoyer son bâton, songeur. En d'autres temps, sa présence aurait sans doute mis tout le monde mal à l'aise. Pas causant, le Jean. Cette manie de vous fusiller du regard.

Mais ce jour-là, ça a quelque-chose de rassurant. Quoi, impossible à dire. Il repense au sourire de Bernie et à son geste incompréhensible. Il en a encore les jetons à distance.

Gaspard l'aide à sortir son fusil de chasse. Il émet un grognement étouffé. Marcel rattrape le lourd étui de justesse.

- Merde ! J'me suis coupé !

Son ami se tient la main en grimaçant. Du sang perle entre ses doigts. Marcel farfouille dans un sac et sort un mouchoir de tissu. Gaspard le presse contre sa paume entaillée.

- T'as pas du désinfectant ?

- Non, murmure Marcel, embarrassé. Jamais d'alcool dans la voiture. Tu sais, pour les condés.

Gaspard gémit, misérable.

- Aller traîner dans le marais avec une plaie à la main, à tous les coups je vais me choper une saloperie.

- Fait chier, renchérit Aimé en se hissant sur la pointe des pieds pour mieux voir la blessure.

Jean l'écarte du bout de sa canne, glissant une main dans la poche de sa veste. Aimé recule prudemment. Le sourd-muet affiche une fermeté bienveillante tout à fait inhabituelle. Il sort une petite gourde métallique, qu'il ouvre avec adresse. Il attire à lui la main de Gaspard et arrose la plaie. Le blessé se mord les lèvres, avant de se détendre. Jean noue le mouchoir autour de la paume, maintenant la pression d'un geste expert. Quand il a fini, Gaspard le considère, bouche bée.

- Merci.

Jean acquiesce, rangeant sa gourde dans sa poche. Marcel lui adresse un sourire reconnaissant, mais bref.

Le rire retentit.

## 11.

Une femme, pense Marcel.

Le rire est cristallin, aussi innocent et enthousiaste que celui d'une enfant.

Mais bien plus grave. Surgi quelque part, autour d'eux. Marcel ne pourrait pas dire d'où exactement, mais ça vient de la ouagne, ça oui. Quelques notes légères, portées par le vent, lointaines et proches à la fois.

Il se regardent les uns les autres. Gaspard et son bandage, ses long cheveux gras pendouillant par-dessus ses lunettes. Aimé, la moustache rentrée dans les épaules, le souffle court. Jean, qui l'interroge du regard, si grave et solennel que ça en est serait presque drôle, dans d'autres circonstances.

Aimé avale sa salive si fort que même Jean pourrait l'entendre. La peur sur les visages. Marcel porte un index mal assuré à ses lèvres. Il assure sa prise sur l'étui de son fusil.

- On y va.

Dix minutes plus tard, il termine péniblement de monter son fusil, maladroitement aidé par Gaspard et Aimé. Il n'a pas chassé depuis longtemps, et pour ainsi dire complètement oublié comment assembler les différentes pièces.

- C'est pas dangereux de l'utiliser si on est pas sûr de comment le monter ? glisse Aimé d'une voix aiguë.

- Faut avouer que si ça nous pète dans les mains, on sera pas bien avancés, ajoute Gaspard.

De guerre lasse, Marcel range les morceaux de l'arme dans l'étui.

- De toute façon, ce n'est pas la saison de la chasse, dit-il sans grande conviction. Et un fusil n'est d'aucune utilité pour chercher un ami.

Jean se plante face à lui. Les traits enfantins de son visage s'étirent en un sourire crispé. D'un geste doux, il lui place le bâton dans les mains. Marcel s'en saisit avec hésitation. Libre, le sourd-muet lève les mains à hauteur de ses oreilles, et les recouvre de ses paumes. Marcel lui adresse un rictus en retour.

- Je le sais bien que tu n'entends pas, dit-il en articulant exagérément les syllabes.

Jean secoue la tête de droite à gauche, puis pointe son index vers le torse de son interlocuteur. Sa bouche de tord en un mouvement indécis, ponctué d'un claquement de langue. Marcel n'en est pas certain, mais il lui semble comprendre "Toi". Il s'efforce de sourire encore une fois, et tend son bâton à Jean. Celui-ci s'en empare, visiblement satisfait.

Marcel mène la marche, le pas plus incertain qu'il ne le laisse paraître. La ouagne couvre plusieurs hectares. La gendarmerie missionnera peut-être un hélicoptère pour survoler la zone, mais pour l'heure, la nuit proche interdit toute recherche aérienne. Si Ben est là, quelque-part, ivre mort, sans doute à moitié noyé, ils sont les seuls à pouvoir le retrouver. Repensant à la soirée du Petit Louis, Marcel ravale une nouvelle bouffée de culpabilité.

Gaspard le suit, grommelant de temps à autres en tripotant son bandage. Derrière lui, très proche, Aimé trotte d'un pas rapide, scrutant nerveusement les alentours. Le crépuscule assombrit tout. Seul Jean, arrière-garde placide et silencieuse, reste serein. Il marche en s'aidant de sa canne. Marcel peut entendre son heurt régulier contre le sol.

Ils ont convenu de parcourir le premier quart du chemin d'ici la tombée de la nuit, puis de revenir sur leurs pas jusqu'à la voiture. A défaut de fusil, Marcel a équipé ses camarades de fortune de lampes torches. Leurs faisceaux rassurants balayent l'obscurité naissante.

Le sentier se déroule à mesure de leur avancée. Tous le connaissent bien. Des herbes hautes bordent le remblai. Un long serpent de terre au milieu des tourbières et des étangs. Marcel force la marche les trois premiers kilomètres, jusqu'au plateau des Cerfs. Là, ils prennent le temps de souffler, assis au pied de l'amas rocheux. Gaspard allume une cigarette.

- La nuit est tombée, commente Aimé en jetant un œil inquiet au ciel.

- On a les lampes, le rassure Marcel. Et puis on est pas ivres morts, nous, donc rien à craindre.

Le rire résonne à nouveau. Aucun d'eux ne l'a complètement mis de côté, mais personne n'a d'explication satisfaisante. Marcel se tourne vers les visages défaits de Gaspard et Aimé. Ils se liquéfieraient sans doute sur place s'ils le pouvaient. Lui-même sent une forte pression au niveau de son estomac. Il se lève et fait quelques pas sur le chemin, scrutant les herbes folles et les abords du plateau.

L'écho de la voix résonne encore lorsque la femme apparaît derrière lui, surgie de nulle part. Elle pose une main frêle sur son bras. Marcel la regarde faire, comprenant quelque part en lui-même que cette fois-ci, il a échoué à ne pas s'uriner dessus.

## 12.

Il sursaute, mais c'est Aimé qui hurle.

Un cri court, celui d'un animal aux abois. Gaspard n'émet aucun son mais Marcel le voit se lever et reculer de plusieurs enjambées.

Son cœur bat la chamade dans sa poitrine. Au point de lui couper la parole.

- Oh, je vous ai fait peur.

Elle lui lâche le bras et porte les mains à sa bouche, confuse. Il s'accorde une seconde pour reprendre son souffle, puis salue la femme d'un hochement de tête. Gaspard et Aimé se rapprochent, tout de prudence féline.

- Vous m'avez flanqué une sacrée frousse !

- Toutes mes excuses, vraiment.

Elle le fixe avec intensité. Marcel se sent rougir. Il espère que son incontinence n'est pas visible. Des images le traversent. Des souvenirs où rayonnent une Mireille beaucoup plus jeune et beaucoup plus entreprenante, les joues chaudes, le souffle saccadé. La femme est jeune, peut-être la fin vingtaine. Elle a des cheveux bouclés, presque frisés, sans doute en réaction à l'humidité ambiante. Un joli visage, pâle, constellé de tâches de rousseur.

Une parfaite petite dame de la ville, songe Marcel. Il remarque sa tenue légère : jupe en jean sur une paire de collants noirs. Ce qui ressemble à un débardeur aux couleurs criardes, et une veste de cuir usé. Rien de bien adapté à la randonnée dans le marais, en tout cas.

- Vous êtes perdue ? demande-t-il, incapable de détacher son regard du sien, si pétillant de vivacité et de malice qu'il lui semble déplacé.

Elle acquiesce en souriant, renforçant ce *quelque-chose* d'émoustillant. Marcel sent l'épaule de Gaspard se presser contre la sienne. Aimé se matérialise un peu en avant sur sa gauche. La fille fait une moue, puis éclate de rire. Marcel sent son bas ventre se gonfler d'une chaleur soudaine.

Le regard pétillant l'abandonne. Elle s'avance vers Gaspard. Celui-ci écarte Marcel d'un geste machinal. Sa grande bringue d'ami s'arrête à hauteur de la fille. Elle saisit la main bandée.

- Vous êtes blessé ?

Gaspard émet un grognement bourru. La monture de ses lunettes brille au couchant, entre deux mèches de cheveux gras.

La jeune femme défait le mouchoir de tissu. Elle examine la plaie de Gaspard, palpant la paume de ses doigts fins.

- Mon pauvre chou.

Avec douceur, elle lève la blessure à hauteur de son visage. Et la lèche soudain d'un bout à l'autre.

A n'importe quel autre moment de sa vie, Marcel trouverait certainement cet acte répugnant. Mais ce jour là, debout sur le chemin, à moins d'un mètre, il n'a d'yeux que pour la longue langue, d'un rose pâle et humide, qui darde de la bouche envoûtant de la jeune femme. La chair pâle et humide entre en contact avec l'entaille rouge et sombre. Ce faisant, l'inconnue plonge ses yeux dans ceux de Gaspard. Un silence de plomb règne. Pas une alouette, pas une grenouille. Rien que leurs souffles suspendus.



Un pas. Deux. Puis trois. De plus en plus rapides. Marcel les remarque à peine. Ils se dirigent vers lui, pourtant, à toute vitesse. Au dernier moment, il détourne les yeux de la scène qui le subjugue. Trop tard pour éviter le violent coup à la tempe qui le précipite dans le noir.

### 13.

Il n'ouvre pas tout de suite les yeux.

Une douleur sourde lui vrille le crâne avec une insistance maléfique. Ça vient de la tempe, principalement. Elle est brûlante.

De la poussière poisseuse lui emplit la bouche, écoeurante. Une vague envie de replonger dans le sommeil le tiraille, mais la douleur est plus forte. Elle ne vient pas de sa tempe, il le comprend en ouvrant les yeux. Il s'agit de quelque-chose de plus puissant, de plus entêtant, de plus aigu. Une brûlure persistante qui irradie jusque dans ses mâchoires.

Devant lui, il voit d'abord la terre, constellée de taches virevoltantes. Des tâches dont il finit par comprendre qu'elles sont sur ses yeux et non sur le sol.

La lune est pleine, mais l'obscurité reste dense. Marcel peine à rassembler ses souvenirs. Il se redresse lentement. Même en prenant toutes les précautions, la douleur jaillit. Il crache et réprime un cri en voyant les épais glaviots rougeâtres qui sortent de sa bouche.

A quelques mètres, des vêtements sont éparpillés jusqu'au remblais, en direction du marais. Foutue ouagne. Une veste de chasse, un pantalon kaki. Une paire de lunettes. Il se baisse avec peine pour les ramasser. Il crie "Gaspard", mais quelque chose ne fonctionne pas. Il sent bien sa bouche articuler le mot et sa gorge résonner. Pourtant rien n'en sort. Il essaye de nouveau, toujours en vain.

Impossible de produire le moindre son.

Sa dernière tentative provoque une pointe insupportable dans ses maxillaires. Par réflexe, il prend sa tête dans ses mains. Ses paumes s'écrasent sur deux petites masses croûteuses de sang séché. Interdit, il parcourt l'intérieur de ses oreilles du bout des doigts. Gorgées de sang chaud, ni complètement sec, ni complètement liquide.

Une main sur son épaule.

Marcel s'écarte, lançant ses mains malhabiles vers l'intrus. Ses doigts rencontrent une chair flasque. Prostré, il jette un regard de proie blessée à Jean. Le sourd-muet est méconnaissable. Ses vêtements de chasse et son visage poupin couverts d'éclaboussures. A sa ceinture pend une sorte de coutelas. Le manche a quelque-chose de familier.

*Le bâton. La canne.*

Une foutue lame escamotable d'agent secret. A quoi peut bien servir une lame aussi étroite et mal fichue ?

Jean lui adresse un sourire peiné. Il pose les mains sur ses oreilles, les ramène à hauteur de hanches. Puis le désigne, lui, de l'index.

Marcel veut parler. Son absence de voix le sidère. Les pensées restent simples pensées.

*Je suis muet. Je suis sourd.*

Et soudain, l'affreuse vérité.

*Tu m'as crevé les tympans, espèce de foutu cinglé.*

Marcel sent monter en lui une vague de rage froide. Il serre les poings. Jean le fait attendre d'un geste d'apaisement. Il s'éloigne de quelques pas, ramasse la paire de lunettes et les lui amène. Marcel se détourne. Il les reconnaît très bien, même sans l'habituelle couronne de cheveux gras qui d'ordinaire les accompagne.

Jean jette l'objet au loin. Un *ploc*. Le marais l'engloutit. Le sourd-muet s'agenouille face à Marcel, sa lame dépassant entre ses jambes. Il saisit un bout de bois et après s'être assuré que son ami le regarde, trace plusieurs lettres dans la terre du chemin. Sept grandes lettres capitales, parfaitement lisibles. Marcel les déchiffre sans vraiment en avoir conscience.

V-O-U-I-V-R-E

## 14.

Jean lui assène une seconde gifle.

Marcel se relève, trempé et à bout de souffle. Il tente de suivre, de faire avancer ses jambes meurtries, mais la douleur dans sa tête le désoriente.

L'eau glaciale du marais leur monte jusqu'à mi-cuisses. Ils trébuchent fréquemment sur le fond irrégulier, ou s'empêtrent dans la boue. Marcel pense aux bottes de pêche d' Aimé. Lui aussi a disparu. Les vêtements de Gaspard étaient éparpillés sur le plateau des Cerfs, mais aucune trace de ceux du petit homme à moustaches.

Jean a l'air de savoir où il va. Marcel le suit. Il ne l'a pas vraiment décidé, oscille encore entre la colère et l'incompréhension. Il se souvient de la fille. C'était forcément Jean. Les questions se bousculent dans sa tête comme des quilles. Impossible d'y répondre. Il faut suivre. Il faut marcher dans la ouagne froide et noire.

Jean s'arrête de temps en temps pour regarder autour de lui. Il éclaire la surface de l'eau saumâtre, la torche dans une main. De l'autre il tire Marcel par la manche, le soutient quand il faiblit. Une force insoupçonnée. Marcel le revoit assis au Petit Louis, éternel bougon, le nez dans ses bouquins.

Le Jean qui le guide à présent n'est pas le même.

Ce manège dure des heures, pour ce qu'il en perçoit. De l'eau, de la boue, des roseaux. Du bois flottant.

Quand Jean rejoint une berge et l'aide à s'y hisser, Marcel prend conscience qu'ils viennent de rejoindre un îlot. Une troisième gifle, et il prend enfin appui sur la terre ferme. Les muscles de ses mollets rechignent à poursuivre, mais il n'a pas le choix.

Un vieil arbre mort marque l'entrée d'une sorte de terrier. Ses branches projettent des

ombres menaçantes. Jean dégaine son poignard, et Marcel ne peut s'empêcher d'avoir un mouvement de recul. Son ami lui impose le silence d'un geste abrupt. Toute son attention se porte sur l'entrée du trou. Plus ils s'approchent, et plus ses narines s'imprègnent de l'odeur forte du marais. Une odeur malsaine, aigre et étouffante.

Jean atteint l'entrée du trou. Il y plonge le faisceau de la lampe. La cavité est profonde. De la terre humide, quelques cailloux épars.

Et puis, la veste.

Jean lui lance un regard grave. Marcel n'a pas besoin de mots. Il a vu cette veste quelques heures auparavant, sortie d'une cabane avec de la grosse corde et une paire de bottes en caoutchouc.

*Mon pote. Toi et ta moustache.*

Jean sursaute soudain, surpris par quelque chose derrière eux. Le temps que Marcel se retourne, il sent la main lui agripper la cuisse. De longs doigts secs remontent entre ses jambes. La chevelure humide lui caresse la nuque. Il cherche à se dégager comme Jean recule précipitamment. Son odeur est sur lui. Pourriture suffocante.

Elle le pousse violemment dans le terrier, où il s'effondre la tête la première. Le choc décuple la douleur dans ses tempes, l'aveuglant pour quelques secondes. Quand il recouvre ses esprits, elle est sur lui, les mains plaquées sur ses épaules, les cuisses sur son large ventre. La force l'abandonne. Elle va le mordre, il s'y attend, mais il n'arrive pas à la repousser.

Il pense au Petit Louis, à Ben. Il pense à Gaspard, Aimé et Bertrand. Il pense à Mireille. Il pense à sa mère.

*Il est arrivé quelque chose à Papa. Il ne reviendra pas. Marcel, tu m'écoutes ?*

La créature lui agrippe le visage. Les ongles vifs griffent son menton et sa bouche. La femme s'immobilise. Sa main se fige. La lumière de la lampe torche illumine à nouveau le nid souterrain, et il contemple son visage à quelques centimètres du sien.

Un joli visage, perdu au milieu des boucles de cheveux. Si blanc qu'on distingue les veines à travers la peau. De grands yeux d'un vert profond. Des lèvres sombres, gorgées de sang, étirées en rictus de démence sur deux rangées de dents extrêmement fines. La lame sort entre les deux yeux, révulsés sous l'impact.

Elle ne bouge plus du tout. Marcel la sent peser contre lui, inerte. Derrière elle, Jean la retient par la gorge, et retire son coutelas d'un geste habile. Il la pousse sur le côté, et tend la main à Marcel. Ce dernier s'en saisit, transi, soudain étouffé par une émotion intense. Jean l'attire à lui et le serre dans ses bras.

Marcel ne se sent plus la force de réagir. Des larmes pointent au coin de ses paupières. Il les laisse couler. Des sanglots nerveux. Jean garde ses bras autour de ses épaules. Hoquets et tremblements ralentissent, jusqu'à disparaître.

Il se sent vide, toute colère l'a quitté.

Du coin de l'œil, il observe la femme vautrée dans une position grotesque contre la paroi du trou. Ses yeux blancs ne dégagent plus aucune étincelle, plus aucune malice. Du sang et de la boue collent ses cheveux hirsutes sur ses joues et son front. En tombant, elle a rabattu l'un de

ses bras sur sa gorge.

La lumière de la torche fait scintiller la chevalière dans les ténèbres, ambre cerclée d'or, à demie recouverte de terre, perdue dans un amas d'éclats métalliques, de paires de lunettes, de bijoux oubliés. Marcel s'agenouille pour la ramasser, peinant à empêcher ses doigts de trembler.

*Ils finissent toujours par tomber sur la mauvaise femme.*

## 15.

Jean arrête le break à hauteur du Petit Louis.

Bertrand apparaît sur le seuil, regardant Marcel sortir à son tour. Le patron écarquille les yeux en apercevant leurs visages couverts de boue. Il bafouille des mots qu'aucun de ses interlocuteurs ne semble entendre. Jean le bouscule pour forcer le passage, soutenant Marcel.

A l'intérieur, il le fait asseoir sur une banquette, avec un tel empressement que personne ne réagit, sinon Bertrand. Tous deux maculent le carrelage usé d'abondantes empreintes boueuses. Ses protestations indignés font long feu. Les quelques clients présents observent la scène d'un œil amorphe.

Jean saisit Bertrand par le bras et le ramène sur le seuil, indifférent à sa vindicte. Une fois devant le Petit Louis, il se contente de regarder autour de lui, soudain calme et impassible. Le barman vitupère. Mais Jean n'entend pas. Il ne *peut* pas.

La hargne du patron s'évanouit cependant lorsque, détournant les yeux vers l'extérieur, il prend conscience de la présence des femmes.

Elles sont là, rassemblées en une seule foule compacte. Toutes. L'affreuse Bernie, hilare. Mireille, les yeux vides. La mère d'Aimé, celle de Marcel aussi. Des dizaines d'autres. Certaines amies, d'autres simplement familières. Il les a forcément croisées dans le village. Des femmes, des mères, des filles.

Toutes silencieuses, debout devant les façades, assises sur les porches, pareilles à une nuée de corbeaux immobiles. Deux sont postées à genoux sur le toit d'une fourgonnette.

Bertrand les observe, silencieux. Il y a quelque chose d'anormal dans leur attitude. Il déglutit, sans plus du tout penser à l'irruption salissante de Jean et Marcel, quelques secondes auparavant. Les femmes lui sourient. De grands sourires bienveillants. De grands sourires effrayants.

Leurs yeux pétillent d'une terrifiante malice. Un petit rire cristallin résonne dans l'air nocturne. Il ne saurait dire laquelle l'a émis, mais il sent son pouls s'accélérer.

Il se tourne vers Jean. Ce dernier lui adresse un sourire résigné. Marcel se tient debout, juste derrière eux, en appui sur le chambranle. Il lui pose une question, mais Marcel de contente de porter un index à ses lèvres.

Bertrand reporte son attention sur Jean. Il ne souvient pas l'avoir jamais vu sourire. Il aimerait qu'il n'ait pas souri. Avec une incroyable douceur, le sourd-muet porte ses mains à ses oreilles, puis à la dague qu'il porte à la ceinture.

Lentement, il pointe son index enfin vers lui.

*A toi.*

**Echos fait partie du recueil Bestiales.**

*Plus d'information sur [www.fantomurbo.fr](http://www.fantomurbo.fr)*